DOUZIÈME ANNÉE. — N° 285 15 NOVEMBRE 1908 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE

QUELQUES PRONOSTICS sur les prochaines Guerres

Un aimable correspondant, grand lecteur de l'*Echo*, me fait demander, par l'intermédiaire de notre éminent directeur, qu'est-ce qui se passera dans la journée du 12 décembre 1908? Rien que cela!

Cela m'a fait tout d'abord un peu l'effet d'une fumisterie. Vous pouvez penser si nous sommes capables, les uns ou les autres, de dire ce qui arrivera exactement à telle date précise et quelconque! J'avais envie de prier l'indiscret de repasser dans deux cent cinquante ans, pour voir si nos successeurs de ce temps-là seront plus aptes que nous à résoudre un tel problème.

Cependant, à l'examen réfléchi, je me suis demandé si la question était aussi naïve qu'elle en avait l'air, et si M. X... ne voulait pas avoir par là confirmation d'indices qu'il aurait obtenus par des procédés divinatoires autres que l'astrologie. Cela deviendrait alors tout à fait intéressant.

En fait, la date du 12 décembre ne présente par elle-même rien de bien particulier ; elle ne se différencie pas des journées voisines; mais elle fait partie d'un groupe possédant des influences guerrières nettement caractérisées, et elle aurait ainsi une raison d'être.

L'existence, la date et les péripéties de la prochaine lutte internationale étant évidemment du plus haut intérêt, il y a longtemps que je cherche s'il ne serait pas possible d'arriver à restreindre l'incertitude actuelle et à préciser davantage les indications générales antérieurement publiées.

Je ne suis pas arrivé à résoudre la question d'une façon complète, mais cependant j'ai certainement fait un pas en avant, et un pas sérieux, car je puis indiquer certains mois pendant lesquels les influences guerrières seront particulièrement menaçantes.

J'aurais préféré attendre avant de publier ces résultats incomplets, et qui peuvent présenter encore certaines parties incertaines, mais les événements qui se précipitent, et la proximité actuelle d'une des époques dangereuses, ne permettent pas de reculer plus longtemps.

Avant d'arriver à obtenir ce nouveau degré de précision, je me suis heurté à des difficultés spéciales, tout à fait en dehors de la question, du reste, car elles proviennent de notions entièrement fausses sur certains aspects astraux, qui nous ont été léguées par les anciens astrologues, et qui ont été répétées depuis dans les divers traités d'astrologie. Il a donc fallu commencer par rectifier ces erreurs et les remplacer par des notions exactes.

Comme ces études sont un peu spéciales, qu'elles demanderaient un ou deux articles pour être convenablement présentées, et qu'elles risqueraient d'ennuyer les lecteurs de l'*Echo*, j'en remettrai l'exposé ou le résumé à une date ultérieure. Je donnerai donc simplement aujourd'hui quelques indications provisoires sur les menaces guerrières, quitte à les justifier prochainement.

Je rappellerai, avant de commencer, ce que je disais dans mon dernier article : les prévisions astrologiques ne représentent pas des faits devant forcément se réaliser. Elles indiquent seulement l'existence dans le ciel, entre les astres, de

combinaisons dangereuses qui tendent à produire sur terre certains phénomènes. Si on admet le libre-arbitre humain, on est conduit à penser que les hommes doivent pouvoir, dans une certaine mesure, se préserver des cataclysmes, c'est-à-dire de la guerre dans le cas présent.

C'est bien ce qui paraît se passer depuis un mois : les menaces et les tendances guerrières, conformes aux indications astrales, sont claires et évidentes; or, jusqu'à présent, les conseils de la sagesse et de la raison ont pu éviter l'éclosion de la catastrophe. Il sera très intéressant de voir si on parviendra à traverser ainsi jusqu'à la fin toute la période dangereuse.

Nous assistons là à la plus remarquable expérience que l'on puisse instituer pour démontrer expérimentalement l'existence ou la non-existence du libre-arbitre. Les résultats seront éminemment suggestifs pour les penseurs et les philosophes.

***

On se souvient que les cycles astraux démontrent qu'une série de grandes guerres doivent éclater prochainement, et que la date du début doit être comprise entre 1906 et 1910.

Une étude comparative avec l'année 1792 a montré également que l'année 1910 sera la plus dangereuse.

Les valeurs des divers aspects astraux, corrigés et rectifiés, ainsi que la théorie générale des régions astrales que je développerai dans une prochaine occasion, permettent d'établir quelles seront, de 1908 à 1911, les périodes les plus pernicieuses.

Il y en a d'abord une préliminaire, qui est aussi voisine de nous que possible, car c'est celle que nous traversons actuellement.

Elle a commencé avec le début d'octobre 1908; elle se prolongera en 1909 jusqu'au mois de mars.

Jusqu'à présent, les moments les plus graves, au point de vue astral, ont été les suivants : le 6 octobre, le 30 octobre et le 5 novembre. Ils correspondent exactement aux principaux évènements de ces derniers temps.

Le 6 octobre est juste la date de la déclaration d'indépendance de la Bulgarie et de l'annexion de la Bosnie par l'Autriche.

Le 30 octobre a été marqué par la publication de l'interview de Guillaume II et par les protestations nombreuses qu'elle a soulevées en Allemagne.

Enfin, c'est le 5 novembre que surgirent des complications entre la France et l'Allemagne à propos des déserteurs de Casabianca.

Les prochains mois, encore à venir, présentent également plusieurs aspects assez remarquables; les deux dates les plus menaçantes paraissent être celles du 15 décembre 1908 et du 6 janvier 1909. Il sera intéressant de voir s'y passer quelque évènement important.

On voit que la journée du 12 décembre signalée par M. X... est très voisine de celle du 15 décembre; elle en diffère à peine et participe par conséquent à la plupart de ses propriétés.

Les influences astrales correspondant à cette période sont certainement menaçantes, mais elles ne sont pas des plus violentes. On peut donc espérer que les conseils de la prudence et de la sagesse seront écoutés jusqu'au bout, et que la guerre y pourra être évitée.

Depuis le mois d'avril 1909 jusqu'en septembre, il est probable qu'il y aura comme un apaisement relatif; mais vers cette époque commencera une seconde crise plus grave que la précédente.

La première quinzaine de septembre semble devoir être très malfaisante; puis la situation se maintiendra à peu près telle quelle jusqu'au 1er décembre.

Il y aura à ce moment une nouvelle aggravation, et le maximum de violence correspondra aux mois de décembre 1909 et de janvier 1910.

Les dates les plus menaçantes paraissent être les suivantes : les 1, 2 et 3 septembre 1909, les 20 et 21 décembre, les 27 et 28 décembre, puis le 3 janvier 1910.

La situation s'améliorera peut-être un peu à partir du mois de mars jusqu'en septembre, mais en restant toujours très grave.

Au mois de septembre 1910, commencera la grande période, la plus dangereuse de toutes, qui durera jusqu'à la fin de 1910 et pendant presque toute l'année 1911.

Je ne l'ai pas encore étudiée en détail, nous avons du temps devant nous. Cependant, il est déjà possible de dire que du 1er septembre jus-

qu'à la fin de novembre, il existera une série d'aspects violents et puissants qui se succéderont sans interruption.

J'ai déjà indiqué, du reste, dans un article daté de 1906, que les journées du 31 octobre et du 1er novembre 1910 paraissent devoir être très redoutables. Cela est exact, mais il faut ajouter que ce pronostic s'applique également à tout l'ensemble des journées voisines.

En résumé, on voit que, depuis le moment actuel jusqu'en 1911, il paraît y avoir trois crises principales à redouter.

Les deux premières, celle qui a lieu présentement et celle qui commencera en septembre 1909, ne semblent pas aussi dangereuses que la dernière. On peut donc espérer que les peuples européens sauront utiliser leur libre-arbitre pour éviter, dans ces deux cas-là, ces catastrophes épouvantables qui constituent les hostilités guerrières.

La troisième, en revanche, la plus menaçante de toutes, celle qui commencera en septembre 1910, possède des dispositions astrales si violentes et si malfaisantes qu'il ne paraît pas probable qu'on puisse éviter la guerre à ce moment-là.

Il pourrait d'ailleurs s'y produire toute une série de cataclysmes divers, comme des grèves, des révolutions, des massacres, etc..., ce sera une époque redoutable à tous les points de vue.

NÉBO.

LES

Prédictions de Mme de Thèbes POUR 1909

L'Almanach de Mme de Thèbes va bientôt paraître (1). *Nous en recevons les bonnes feuilles et en détachons les passages suivants. On verra que les prévisions de l'auteur concordent étrangement avec celles de notre mystérieux et savant collaborateur Nébo.*

I

L'INFLUENCE DOMINANTE. — LA GUERRE OU UNE ÈRE NOUVELLE?

Nous avons eu l'année *grise* (1906), l'année *incohérente* (1907), l'année *âpre* (1908). J'hésite à qualifier l'année 1909 ou, pour parler plus exactement, suivant l'ordre des révolutions astrales, la période de temps qui s'écoulera du 21 mars 1909 au 20 mars 1910. Durant encore cinq mois (j'écris ceci en octobre 1908), Mercure doit agir sur la Terre. Tout est ondes et vibrations, et l'influence de la planète semeuse de ruses et de calculs, de combinaisons et de conquêtes, n'a pas encore fini de se faire sentir. Après viendra la domination de la planète Mars.

Après les *intrigues*, les *dénouements.*

Je dis donc que 1909 sera une année *rouge.*

Partout où l'homme est plus civilisé, plus sensible aux rayonnements des astres, plus impressionnable, plus accessible aux influences qui le perdent après l'avoir servi, jamais les périls de guerre n'auront été plus menaçants, et tout annonce qu'il n'échappera point aux suggestions de la fureur.

Je crois que les pacifistes et autres braves gens qui vivent, le nez au sol, en s'imaginant que nos « lois » et nos « congrès » sont quelque chose d'efficace et qui peut aller contre les causes profondes des rivalités et des haines, des discussions et des batailles, recevront, une fois de plus, la cruelle leçon qui ne les empêchera pas, d'ailleurs, de trouver des successeurs.

Il me paraît inévitable, pour la France, de prendre part à la conflagration et d'entrer dans une période d'aventures et de renouvellement.

Je ne pense pas, tout calculé, qu'au début de l'influence de Mars le péril soit le plus grand, à moins que, brusquement, le feu ne prenne. Il est à croire que le maximum de la tension redoutable se produira entre août 1909 et février 1910. Si, à cette date, l'Europe n'est pas toute secouée des convulsions de la guerre et si le reste du monde n'est pas profondément troublé, une ère nouvelle commencera dans un calme relatif, et Mercure l'aura emporté sur Mars, du moins pour un nouveau cycle d'années.

J'entends par « ère nouvelle » la modification profonde des conditions économiques et sociales pour tous les peuples, la France la première. Je déduis, de signes multiples patiemment relevés et observés, qu'il y a parmi nous un homme dont les travaux, lorsqu'ils seront connus, viendront bouleverser la mécanique et nos soi-disantes « lois » de la production de l'énergie et de la chaleur.

Pour en revenir à la vie du pays proprement dite, je tiens à bien préciser que nous sommes loin d'être sortis de cette période de surprises que j'ai annoncée il y a deux ans. Plus davantage encore le bien et le mal nous viendront d'où nous ne les attendrons pas. Le destin, pour complaire sans doute aux comédiens que nous sommes devenus, procédera par coups de théâtre. Nos prévisions ne seront point réalisées et le vent soufflera d'où il voudra pour nous et pour les autres. Mais c'est encore la France qui trouvera dans sa naturelle souplesse, plus que d'autres peuples, les

(1) En vente, chez l'auteur, 29, avenue de Wagram.

ressources nécessaires au salut. Nous saurons parer aux surprises du sort.

Amenée sur les champs de bataille, la France sera-t-elle victorieuse ? Oui, oui, oui.

Elle sera d'autant plus victorieuse que le péril sera pour elle plus immédiat et le premier coup plus rude. Il faut qu'un grand malheur la galvanise et la refonde au creuset du désespoir. Le désordre intérieur ne tiendra pas devant l'éveil du patriotisme révolutionnaire et la leçon des événements.

Nos alliances ne seront plus ce qu'elles sont ; nous en aurons de nouvelles jointes aux anciennes, mais propres à changer totalement l'issue des luttes auxquelles nous serons associés.

Nous réussirons sur terre; mais la mer nous sera mauvaise ; elle sera du reste généralement terrible et les tempêtes maritimes auront pour nous et nos voisins des conséquences presque sans précédent.

Que le feu prenne ou non, en nous et autour de nous, il prendra au loin dans nos possessions coloniales et, spécialement, du côté des asiatiques, nous subirons de graves désastres indépendamment d'autres vives alarmes.

Du reste, le péril qui doit tout embraser en Europe viendra d'une question coloniale et africaine. Je vois des mains tragiques tout autre part qu'au Maroc.

Pour nous, la dominante de l'an qui vient sera donc l'imminence du danger de guerre ; la possibilité d'y échapper pour longtemps si nous doublons le cap du 21 mars 1910; la probabilité cependant d'être obligés de recourir aux armes ; les plus grandes chances alors de sortir de l'épreuve victorieusement ; le commencement d'une France nouvelle toute faite de systèmes et d'hommes nouveaux ; et, enfin, rien de tout cela, rien que la continuation d'une évolution pacifique, si la science vient en temps opportun augmenter le patrimoine de l'humanité au point que l'idée de la guerre, les conseils de la haine passent immédiatement au second plan dans tous les pays civilisés, régénérés soudain par l'enthousiasme d'un grand espoir.

II

TEMPÉRATURE ET RÉCOLTES. — VIE GÉNÉRALE DU PAYS. — VIE PARISIENNE. — AMOUR ET ARGENT. — DRAMES ET SCANDALES.

Les météorologistes n'étant pas encore revenus des prévisions que j'ai publiées, ces dernières années, et qui se sont trouvées réalisées, tandis que les leurs ne le sont guère, je continuerai aujourd'hui à m'aventurer sur leur domaine.

Nous allons avoir un hiver rude et long, qui étonnera cependant par des journées douces ; mais les lendemains seront rigoureux. Le printemps, surtout particulièrement froid, présentera de très brusques changements de température qui feront de nombreuses victimes : on reparlera d'épidémies. Les pousses printanières subiront des gelées totalement destructives.

Il faut s'attendre à un temps brutal, à une sorte d'exaspération climatérique dépourvue de moyennes et allant le plus souvent aux extrêmes.

Donc, hélas ! très mauvaise année pour la plupart des régions que des défenses naturelles ne protègent pas contre les courants néfastes. Il faut prévoir quantité de fléaux sur les terres fatiguées ; plusieurs nouveaux ennemis parasitaires feront de sérieux ravages, et le Midi en sera exaspéré. Du reste, le Midi sera éprouvé par l'eau et le feu. Oh ! le feu... Quelle année d'incendies, de nuits sanglantes ! Une ville entre toutes sera frappée. Et son malheur paraîtra mérité. Il fera du bruit dans le monde.

Le France nouvelle qui se prépare se dessinera dans les mouvements régionalistes plus accentués, allant jusqu'à l'émeute à l'ouest et au sud. Et le relèvement s'annoncera dans l'action féminine grandissante, dans les mouvements idéalistes plus prononcés et caractérisés par des faits précis et enthousiastes. En opposition constante avec le matérialisme de Mars, le spiritualisme exaltera ses défenseurs. Si les influences tragiques l'emportent, la France entendra des voix nouvelles d'une éloquence insoupçonnée.

Mauvaise année pour l'amour, mauvaise année pour l'argent. Celui-ci et celui-là auront leur habituel contingent de drames et de scandales, mais le plus grand drame et le plus grand scandale naîtra d'une haine de femmes. Les haines féminines vont produire leur plein effet. Gare aux rousses, gare aux vengeances, gare aux intrigues ! Les combinaisons d'amour et d'affaires s'aigriront vite, tourneront mal, et sage sera celui qui saura les éviter.

Année de bataille au théâtre et dans les arts. Oui, on se battra au théâtre, si on y va. Nulle grande œuvre, d'ailleurs, et quelques fours retentissants.

On va sortir du bourbier matérialiste, un art nouveau se prépare et l'an qui vient en précipitera l'avènement.

Les modes tendront à être moins frivoles, plus masculines, et, dans les ornements et parures, on essayera de revenir au simple, au classique.

La pierre porte-bonheur sera l'améthyste.

III

ÉVÉNEMENTS INTÉRIEURS. — COURONNES ET TRONES. L'EUROPE AUSSI DOIT SE RENOUVELER

Je maintiens tout ce que j'ai dit de l'Allemagne : les temps sont proches où les hommes et les choses y

seront transformés. Qui a vécu de la force et de la duplicité, mourra par la force et la duplicité. Si jamais coups de théâtre ont étonné les hommes, ils en verront, en Allemagne, qui les stupéfieront. Le deuil est imminent dans la famille impériale ; et, aussitôt après, les difficultés iront croissant pour la Prusse toute secouée d'inquiétude, prise entre les Slaves et les Latins rapprochés par l'Autriche.

L'Autriche, voici la grande puissance de demain et voici la grande œuvre qui commence, l'œuvre d'un prince et d'une princesse inconnus du vulgaire et même des ambassades où l'on n'a que des chamarrures pour esprit. Les temps sont révolus. L'Autriche redevient maîtresse de son destin. Le successeur de François-Joseph, s'il vit, refera son empire comme il s'est refait lui-même par l'amour et par la volonté.

En Angleterre, considérables changements et très pénible deuil. Tel qui croit avoir n'aura pas, ne pouvant point, du moins par lui-même, et renoncera. Et ceci, l'an qui vient, le dessinera.

Au delà de l'Océan, le calme se rétablira sur les affaires américaines, malheureusement pour peu de temps en raison de nouveaux cataclysmes.

La nature serait-elle hostile au nouveau monde? Tout va en s'y compliquant et, cependant, le Sud se fortifie — le Latin prépare sa revanche sur le Saxon.

La Russie ne semble pas devoir sortir encore de la période sourdement agitée qui est pour elle une si rude épreuve ; mais je crois que si elle sait opter, entrer véritablement dans une voie agissante et orientée vers la France, par-dessus Berlin, elle triomphera plus vite des difficultés qu'elle traverse et verra son gouvernement maintenu et consolidé.

Je répète pour l'Espagne ce que j'ai dit les années passées. Les jeunes souverains ont à peu près doublé le cap des tempêtes : un magnifique avenir s'ouvre devant eux.

Mauvaise année pour les vieillards avec ou sans couronne ; mais, des couronnes qui tomberont, ce n'est pas la plus grande qui fera le plus de bruit et dont la chute aura le plus de conséquences pour la paix du monde.

En Italie, double deuil ; double deuil à Rome; énorme agitation autour de Saint-Pierre et de la Consulta. Colère de toute l'Europe contre l'Italie. Sur les côtes, de grands troubles et aussi des drames sanglants, drames d'amour et de haines où des étrangers périront.

Ah ! cette année rouge, comme elle menace d'être longue à passer !

Mme DE THÈBES.

Les exigences de l'actualité nous obligent à ajourner à notre prochain numéro la publication du troisième article de notre Directeur sur ses expériences avec la baguette divinatoire.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

.*. *Les Contretemps de Carlo Gozzi.*

Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, « monomane français », comme dit le Larousse, et dont l'*Echo* a raconté les malheurs, n'est pas le seul personnage qu'aient persécuté les Farfadets. Carlo Gozzi, le spirituel auteur des « Fiabe » — mort il y a précisément un siècle, oublié, dans sa maison de San-Cassiano, — offre aussi un grand exemple de leur malice.

Le comte Gozzi n'était pas un monomane. Ce fut peut-être l'homme le plus spirituel de Venise, à l'époque où, à Venise, tout le monde avait de l'esprit. On sait qu'il ressuscita, contre le drame larmoyant — *commedia flebile,* — de Goldoni et de l'abbé Chiari, la verveuse *commedia dell'arte,* et que son théâtre fiabesque (1), dont le succès fut prodigieux, est un mélange de féerie et de satire. La réalité la plus immédiate s'y promenait au milieu des contes les plus bleus : et, par exemple, dans la *Donna Serpente,* c'était le crieur de gazettes de la place Saint-Marc, avec son chapeau teigneux et son paquet de papiers sous le bras, qui venait hurler en scène la « nouvelle, illustre et authentique relation du sanglant combat advenu sous les murs de « Tiflis », qu'assiège le géant Morgone. On entendait passer sous les arcades d'un palais fabuleux le cri familier de la marchande de roses : *Rosa pelae zizole col confetto.*

Avec ses succès au théâtre San-Samuel, et l'aimable petite troupe de comédiens dont il était la providence (car il ne leur faisait pas payer ses pièces), respecté, aimé, choyé, embrassé, le comte Gozzi était l'homme le plus heureux du monde, lorsqu'une série de contretemps bien singuliers l'assaillirent. Il les a racontés longuement dans ses *Memorie inutili,* et ce chapitre des *Contratempi* est célèbre. Mais, chose curieuse, personne, en France, du moins, ne l'a pris au sérieux. Ni Paul de Musset, qui a traduit une partie des Mémoires et notamment le chapitre en question ; ni Alphonse Royer qui a traduit plusieurs des *fiabe,* ni Philarète Chasle, ni, tout

(1) De *fiabe,* fable. Ce théâtre eut surtout le plus vif succès chez les romantiques allemands. Tieck en a tiré son *Blanbart*, Schiller a traduit *Turandot*. Hofmann s'en est inspiré; il était familier à Schopenhauër. Wagner a fait de la *Donna Serpente* le livret de ses *Faten*.

récemment, M. Philippe Monnier, dans sa *Venise au* XVIII[e] *siècle*, si pittoresque et si nuancée. Tous semblent croire que Gozzi a exagéré par humour. Il suffit pourtant de lire, pour voir à quel point il est convaincu.

« ..... Un motif plus grave que les précédents, et dont je ne disais rien, m'engageait à me retirer des coulisses. *On ne joue pas impunément avec les démons et les fées. On ne sort plus comme on le voudrait du monde des esprits, une fois qu'on s'y est imprudemment jeté.* Tout avait bien été jusqu'à la représentation de *Turandot*. Les choses de cette vie se présentaient à peu près encore sous leur aspect ordinaire. Les petits événements de ma chétive destinée suivaient un cours à la rigueur naturel. Les puissances invisibles me pardonnèrent mes premières témérités. La *Femme-Serpent* et la *Zobéide* attirèrent sur mon audace l'attention du monde occulte. Il a écouté ces ouvrages avec indécision, partagé entre l'indulgence et le blâme. Le *Monstre bleu* et l'*Oiseau vert* excitèrent ses murmures. J'en eus un vague pressentiment, un soir que le jeu des machines s'exécuta fort mal. L'actrice principale fut prise de migraines subites. Deux fois il fallut changer le spectacle une heure avant l'ouverture de la salle. Au milieu d'une improvisation, l'excellent acteur Zannoni eut une extinction de voix. Ces avertissements auraient dû m'ouvrir les yeux; mais j'étais encore trop jeune pour apprécier à leur juste valeur les dangers qui m'enveloppaient; mon sang avait trop de force, et j'éprouvais d'ailleurs un plaisir secret à braver les oracles. Si les poulets eussent refusé de manger, je les aurais volontiers jetés dans l'eau pour les faire boire, comme le téméraire Varron.

« Le jour de la représentation de mon *Roi des Génies*, l'indignation de l'invisible ennemi se manifesta clairement. Je portais une culotte neuve et je prenais une tasse de café dans les coulisses. La toile se leva. Une foule attentive et compacte remplissait le théâtre. L'exposition de la pièce était commencée, et tout annonçait un succès, lorsqu'un frisson involontaire, une crainte insurmontable troublèrent mes sens. Mes mains tremblaient et je laissai choir ma tasse de café sur ma culotte de soie. En me retirant, consterné, dans le salon des acteurs, je trébuchai sur une marche et je déchirai au genou cette culotte déjà gâtée. Une voix inconnue me souffla aux oreilles qu'il n'était pas bien à moi d'avoir mis en scène le Roi des Génies, et que je ne tarderais pas à me repentir de cette insolence.

« Je me demande encore si, en effet, je ne méritais pas des reproches pour avoir traité avec une légèreté évidente des êtres qui ont droit à nos respects, bien que privés de corps. Il est certains devoirs de politesse qu'on ne saurait rendre à un esprit. La forme, l'étendue et la densité sont nécessaires à l'accomplissement de ces devoirs, car on ne peut exiger que vous baisiez les mains, que vous embrassiez les genoux d'un génie qui n'a ni bras, ni jambes. Les esprits, lorsqu'ils voulaient se faire rendre ces témoignages de soumission, n'ont jamais manqué de revêtir, momentanément, une forme humaine, afin de se mettre à portée de notre faiblesse; mais, précisément, parce que nous ne pouvons leur exprimer notre respect par des signes extérieurs, ils attachent sans doute plus de prix au sentiment intérieur de la vénération, et leur courroux éclate contre l'imprudent qui les brave par des procédés légers.

« Ces réflexions me vinrent trop tard. Le monde occulte, justement blessé, ne voulut pas admettre les excuses que j'avais à faire valoir. Quand il m'eut donné des preuves de sa colère, je balançai entre deux partis, l'un violent et hardi, l'autre plus sage. Le premier était celui de la guerre. Je pouvais profiter des persécutions et des mauvais tours pour entrer plus particulièrement en relations avec l'ennemi, l'observer attentivement, surprendre ses passions, ses défauts, ses ridicules, et le mettre impitoyablement sur mon théâtre. J'aurais ainsi tourné sa malice à mon avantage, et lui en aurais fait honte de la manière la plus sensible. Connaissant déjà les génies par l'étude et la lecture, j'aurais puisé dans leur fréquentation une connaissance approfondie de leurs travers. Les fées ont bien compris le danger qui les menaçait ; elles ont deviné ma pensée et n'ont point osé se livrer à toute leur fureur de peur de se trahir. Au lieu de m'accabler par quelque grande infortune qui eût exaspéré ma verve poétique, leur rancune se contenta par mille petits coups d'épingle incessamment répétés, par des accidents prosaïques dont l'art théâtral ne pouvait s'accommoder, et qui pourtant empoisonnèrent toute ma vie. Le second parti, celui que la prudence me suggéra, fut de rompre avec le genre fiabesque, de ne plus traduire sur la scène ce monde mystérieux qui ne veut pas être connu, de laisser retomber le voile un moment soulevé, mais d'entretenir chez les fées la crainte salutaire de me voir mettre ce voile en lambeaux, si l'on me réduisait au désespoir. Par ce moyen, la colère des esprits s'adoucit un peu, et jamais elle ne se porta aux dernières extrémités contre moi .

« Je ne conseillerai à personne de s'exposer aux périls que j'ai courus. La littérature féerique est bornée, sans doute, parce que les poètes sont plus sages et mieux avisés que moi. Le monde occulte rit de l'ignorance et de la simplicité des nourrices, qui inventent des fables sans sortir des bornes du respect, et ne mêlent point à leurs récits, d'études sur les caractères et les ridicules. Quant aux conteurs arabes qui ont pénétré fort loin dans ce monde terrible, ce sont des voyageurs curieux et intrépides, qui se sont apparemment dévoués à l'amusement des

mortels; mais je gagerais qu'ils en ont été punis, et il est remarquable qu'on ne sache pas même leurs noms. La gloire leur a été dérobée par leurs ennemis et les miens, afin de dégoûter leurs imitateurs. Il m'en a coûté cher pour avoir voulu suivre leurs traces. Je n'ai pas parlé avec assez de ménagements des fées et des génies; c'est un tort que je confesse. Je me suis permis quelques plaisanteries offensantes et je n'ai pas toujours conservé le ton sérieux que réclamait un sujet de cette importance; mais aussi n'est-ce pas une petitesse indigne des esprits que de s'être fâché contre moi pour des allégories empruntées à leur vie fabuleuse dans un but innocent ? Ah ! si tous mes personnages eussent été bêtes et bonnes gens, comme mon empereur de la Chine dans la comédie de *Turandot*, on ne m'eût point fait mauvaise mine là-haut. »

On se demande s'il raille d'un ton de pince-sans-rire, et encore plus quand il raconte ses premiers contretemps, pas plus graves que celui de la culotte déchirée :

« Que l'on fût en hiver ou en été, j'en prends à témoin le ciel, jamais, au grand jamais, une pluie subite ou d'orage ne tomba sur la ville sans que je fusse hors de ma maison et privé de parapluie. Jamais cette pluie ne cessa tant que je me tins à l'abri sous quelque portique ou dans un café. Enfin, las d'attendre, ou obligé par quelque affaire à continuer mes courses, je ne sortis jamais de mon refuge sans être mouillé jusqu'aux os. De retour chez moi, trempé par l'averse, jamais ,au grand jamais, le soleil ne manqua pas de reparaître aussitôt que j'eus passé le seuil de la maison.

« Huit fois sur dix, au moins, pendant tout le cours de ma vie, lorsque je voulais être seul et que je m'apprêtais à travailler, quelque visiteur fâcheux vint m'interrompre et poussa ma patience à ses dernières limites. Huit fois au mois sur dix, lorsque je commençais à faire ma barbe, on sonna aussitôt, et quelque personne pressée voulut me parler sans délai. La plupart du temps, ce furent des gens de qualité que je ne pouvais prier d'attendre; et je dus toujours, ou essuyer à la hâte le savon, ou me présenter le rasoir à la main, avec le menton rasé d'un côté seulement.

« Dans la saison la plus belle de l'année, à l'époque même de la sécheresse, y eut-il jamais entre les dalles une seule petite mare d'eau stagnante, sans qu'un esprit malin conduisît justement dans cette eau mon pied distrait ?... Jamais, lorsqu'une de ces petites misères à laquelle la nature nous condamne me força de chercher dans la rue un coin solitaire, les démons ennemis ne manquèrent de faire passer près de moi quelque belle dame ; ou bien une porte s'ouvrait et j'en voyais sortir toute une compagnie, au grand désespoir de ma modestie. Roi des Génies, n'as-tu pas honte de descendre si bas dans ta rancune ? Ce ne sont là que des bagatelles, j'en conviens, mais ces misères, venant se joindre à des persécutions plus cruelles, composent un ensemble qu'on peut appeler une vie amère et lamentable... »

Petites misères, en effet, ne dépassant pas la malice habituelle des « Eons de la contradiction », que chacun connaît par ouï-dire et la plupart d'entre nous par expérience; (chacun ne s'en écrie pas moins très sincèrement : « Ces choses-là n'arrivent qu'à moi ! ») Mais lorsque commence le chapitre des méprises, lorsque, quotidiennement, on se met à confondre Gozzi avec des gens auxquels il ne ressemble pas le moins du monde, le patricien Peruta, Daniele Zanchi, l'impresario Michel dell'Agata, etc..., et que ces confusions inexplicables lui valent mille ennuis, on est bien contraint de reconnaître qu'il y a là quelque chose de particulier. Lisez ce long chapitre des « Contratempi », et vous verrez toutes les persécutions qui affligent le pauvre et spirituel poète, jusqu'à ce qu'enfin, il s'éprenne, le plus imprudemment du monde, des beaux yeux de la signora Ricci, prima donna de sa troupe : coup suprême du Roi des Génies, si tant est que les génies se mêlent de ces sortes d'enchantements.

GEORGE MALET.

Sardou et le " Merveilleux "

Je n'apprendrai rien à nos lecteurs en disant que Victorien Sardou était un fervent du « Merveilleux ». Au reste, l'opinion qu'il professait à cet égard est depuis longtemps connue de tous et l'*Echo* a eu maintes fois l'occasion de parler des croyances du plus fécond de nos auteurs dramatiques. Il a notamment signalé chacune des œuvres de Sardou où le « Merveilleux » avait trouvé quelque place : *Spiritisme*, la *Sorcière*, par exemple, ont été étudiées avec tous les soins qu'elles méritaient, et, tout dernièrement encore, nous consacrions, on s'en souvient, un long article à l'*Affaire des poisons*, qu'on applaudit encore actuellement à la Porte-Saint-Martin.

Néanmoins, quelques heures après la mort de l'illustre académicien, il n'est certainement pas sans intérêt de mettre à nouveau en lumière l'un des côtés les plus curieux de l'écrivain qui occupa, dans la littérature du dernier siècle, une place prépondérante.

Sardou croyait au « Merveilleux ». Même, il était spirite. Il l'était d'autant plus que le spiritisme compte parmi ses inventions les plus... les plus quoi, au fait ? Mettons les plus fameuses.

Voici dans quelles circonstances (j'emprunte le récit à l'*Echo du Merveilleux* lui-même, numéro du 1er mars 1905) Sardou devint un adepte des doctrines d'Allan Kardec et même, pourrait-on dire, son inspirateur :

« C'est vers 1851 : étudiant et curieux, dévoré du désir de tout savoir, il s'acharnait à lire. Il dévorait, sous la lampe, les traités de métaphysique et de philosophie. A cette époque, il était très lié avec M. Goujon, astronome, secrétaire d'Arago. Son ami Goujon et lui passaient des heures à contempler, au télescope, le mouvement impressionnant des astres par les claires nuits d'été.

« — Savez-vous que j'ai vu quelque chose de fort troublant, lui dit un soir M. Goujon. J'ai vu hier, chez le consul des Etats-Unis, une expérience inouïe. Une table de douze couverts a craqué et s'est soulevée par un bout. Je pesais sur le bout, elle m'a enlevé de terre en se soulevant ; j'étais ému et ridicule.

« — Qu'a dit de cela Arago ? demanda le jeune Sardou.

« — Il m'a dit : « Vous avez vu, donc c'est un fait. La cause nous en échappe. Mais il y a tant de choses dont la cause nous échappe ! »

« M. Sardou n'attacha pas autrement d'importance à cette histoire. Alors, il était attablé à un travail sur la Réforme et se plongeait dans la métaphysique. *Terre et Ciel*, de Jean Reynaud, fut un livre qui lui tomba sous les yeux. Jean Reynaud exposait que le monde était en marche vers le mieux et que nous préparions ici-bas les destinées futures. M. Sardou en fut très frappé ; il se rappela les phénomènes dont son ami Goujon lui avait parlé et vit, entre *Terre et Ciel* et ces choses, une relation.

« Il se fit enseigner les milieux spirites. Il alla chez Miss Blackwell, où les manifestations cessèrent à son approche. Chez Mme Japhet, rue Tiquetonne, il rencontra un monde un peu mélangé. Il y avait là un personnage très fêté, le fils d'un avocat lyonnais, un nommé Rivail. Ce Rivail s'extasiait des phénomènes et contribuait à les produire, mais il n'y comprenait rien.

« — Si ces esprits s'agitent, a dit M. Sardou, s'ils remuent nos tables, s'ils secouent nos guéridons, c'est apparemment pour quelque chose. Interrogeons-les.

« Ce fut l'avis du Lyonnais, et l'on fit subir à l'esprit, qui répondait par coups frappés, un interrogatoire philosophique en bonne forme. Ses réponses étaient obscures, les oracles se plaisent aux ténèbres ; elles déroutaient Rivail. M. Sardou, préparé par ses études, se chargea de les clarifier ; et selon sa méthode, avec cette force de conviction qu'il dégage, il finit par prêter à l'esprit l'opinion qu'il avait lui-même : ce fut l'affaire de trois séances...

« Rivail avait pris des notes, il les amplifia, changea son nom en celui d'Allan-Kardec et, avec le *Livre des Esprits*, il propagea par le monde, comme une religion révélée, ses conversations avec M. Victorien Sardou chez la dame Japhet de la rue Tiquetonne.

« Et voilà comment le spiritisme, sous sa forme doctrinale, est sorti tout armé du cerveau imaginatif du plus illustre des dramaturges. »

Sardou, qui lisait l'*Echo* (il était, en effet, un de nos premiers abonnés), ne démentit pas notre information. Il la confirma, au contraire, en quelque sorte, dans un article qu'il publia dans une revue anglaise, le *Grand Magazine*. Au cours de cette étude, notre célèbre compatriote exposait qu'il fut un des premiers à se déclarer spirite et racontait qu'il fut doué, durant plusieurs mois, d'un pouvoir d'évocation extraordinaire.

« J'avais en ma possession, écrivait-il ensuite, une table ronde qui, à mon commandement, marchait à travers mon appartement, et tournoyait sur elle-même, comme aurait pu le faire un chien bien dressé. En plusieurs occasions, des roses blanches étaient tombées du plafond sur mon bureau, et j'avais vu les touches de mon piano s'enfoncer et se relever, comme si des doigts invisibles les manipulaient, en jouant des airs d'une musique étrange et douce.

« J'étais devenu très familier avec ces différents phénomènes ; ils ne m'impressionnaient plus ; et je puis affirmer qu'en les observant je ne subissais aucune auto-suggestion. J'étais simplement un observateur attentif, et mon scepticisme des débuts avait dû céder la place à une conviction basée sur des faits précis. »

M. Victorien Sardou insistait ensuite sur la fréquence de certains phénomènes, qui se répétaient plusieurs fois par jour, et qui étaient devenus pour lui comme des actes habituels. Ainsi, à certaines heures, sa main prenait machinalement, sans l'intervention de sa volonté, un crayon ou une plume, et traçait sur le papier, avec une rapidité surprenante, des dessins d'aspect fantastique.

« Ma main ne m'appartenait plus, écrivait M. Sardou ; elle obéissait à une influence étrangère qui se donnait comme l'esprit de Bernard Palissy.

« Un dimanche, après-midi, vers deux heures, je m'étais assis à mon bureau comme d'habitude, et j'avais étalé devant moi une feuille de papier à dessiner de dimensions ordinaires. Au lieu de commencer à dessiner, la plume, obéissant à une soudaine impulsion de ma main, traça brusquement une ligne oblique dans toute la longueur de la feuille, qui ne pouvait plus servir à rien.

« Intrigué, j'interrogeai Bernard Palissy par les procédés ordinaires, et je reçus cette réponse laconique : *Papier trop petit !* Je choisis une feuille plus

grande; elle fut zébrée par un nouveau trait de plume, et l'esprit, consulté, répétait : *Trop petit !* Sur ma remarque que je ne possédais pas de papier plus grand, l'esprit ordonna : *Allez en acheter !*

« Je protestai qu'il pleuvait et que mon papetier habituel demeurait loin du quai Saint-Michel, où j'habitais alors. « Va sur la place Saint-André-des-Arts ! » répliqua Bernard Palissy. Je fis appel à ma mémoire des lieux : il n'y avait, à ma connaissance, aucune boutique de papetier sur cette place. Mais l'esprit répétait obstiné : « Oui, il y en a une ! Il y en a une ! »

« Très intrigué, je pris mon chapeau et sortis. Je fis le tour de la place et je revenais vers le quai Saint-Michel, furieux d'avoir été trompé par mon esprit, lorsque mes yeux se fixèrent, par hasard, sur une petite plaque apposée sous une porte cochère, et portant cette inscription : *Vente en gros de carton.*

« J'entrai dans la maison et j'appris, non sans surprise, que le fabricant possédait toutes les dimensions de papier imaginables. Je choisis ce qu'il me fallait et rentrai chez moi. Dès que j'eus posé la pointe de mon crayon sur la feuille rapportée, ma main écrivit, avec rapidité. « Tu vois que c'est moi qui avais raison ! » me dit, satisfait, Bernard Palissy. »

Bernard Palissy (?), d'ailleurs, brûla bientôt la politesse au dramaturge. Par la suite, en effet, il ne consentit plus à répondre une seule fois aux pressants appels de l'écrivain qui perdit, par la même occasion, ses rares facultés médiumniques.

Ces facultés, cependant, avaient été remarquables. M. Sardou fut un médium dessinateur vraiment extraordinaire. Il obtint, sur papier et sur cuivre, à l'aide de la plume et du burin, et grâce, paraît-il, à la collaboration constante de Bernard Palissy (?), les dessins les plus curieux qui soient. Ces dessins représentaient des rues spacieuses, des maisons confortables, des meubles luxueux, des fleurs singulières, des personnages aussi, des personnages étranges, comme l'étaient également, du reste, les maisons, les meubles et les fleurs.

Nos lecteurs se souviennent peut-être que nous avons publié, en 1903 (nº du 15 mars), l'un des plus fantastiques de ces dessins : *Quartier des animaux chez Zoroastre.* On y voyait des êtres bizarres, sort s d'animaux perfectionnés, de quasi-hommes, qui se livraient à des exercices variés, les uns volant dans les airs, les autres se suspendant à des corolles de fleurs aux contours délicats autant qu'inconnus, d'autres, enfin, buvant et devisant en des poses diverses et familières.

Sardou, toujours sous l'inspiration de Bernard Palissy (?), dessina d'ailleurs toute une série de vues intérieures et extérieures de la maison de Zoroastre (sise dans la planète Jupiter), ainsi que la *Maison du Christ*, précieuse châsse d'orfèvrerie guillochée, la *Maison de Mozart*, composée, un peu comme un dessin de reliure, de motifs empruntant aux instruments de musique leurs lignes essentielles, etc.

L'un de ces nombreux dessins, précisément celui que l'*Echo* a reproduit, le *Quartier des animaux chez Zoroastre*, valut au journal l'*Autographe*, qui eut la primeur de sa publication, une lettre de Sardou dont, pour terminer, j'extrairai ce passage :

Je ne vous donnerai pas sur ce dessin extravagant les explications que vous me demandez. Il faudrait vous dire en trois mots le résultat de plusieurs années d'études, distinguer ce que je crois, ce que je ne crois pas, et surtout réfuter toutes les sottises que l'on a débitées sur mon compte à ce propos. Ce serait trop long, et ce n'est d'ailleurs ni le lieu ni l'heure. Pour dire mon modeste avis sur des phénomènes très curieux et encore inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances, j'attendrai le jour où ils ne seront plus écrasés entre deux excès également déplorables : la crédulité ignorante, qui accepte tout, même le charlatanisme; l'incrédulité savante qui n'admet rien. Et ce jour-là ne sera pas demain; car nous trempons en pleine superstition de la science, comme nos ancêtres barbotaient dans l'autre.

Nous excellons à nous persuader que nous savons ce que nous ne savons pas, à nier ce qui passe notre entendement, en prouvant d'un fait, par A + B, qu'il ne saurait être, encore qu'il soit..., tant que le savoir officiel n'a pas autorisé la nature à le produire.

Ne vous semble-t-il pas que, bien qu'elle soit vieille de plus de quarante ans (elle date de 1863), la lettre du fécond dramaturge est encore d'une actualité saisissante ?

GEORGES MEUNIER.

LE MORT-VIVANT

SAUVÉ PAR LE RÊVE D'UN AMI

De tout temps, les rêves ont préoccupé l'imagination des peuples ; et surtout chez les simples, les illettrés, les paysans de toutes les contrées du globe, la croyance aux rêves est devenue un acte de foi.

Cependant, il faudrait établir une distinction sérieuse entre les rêves et les *songes*, car, à notre humble avis, ces derniers seuls revêtent un caractère véridique.

Le rêve, en effet, n'est jamais que la vision psychique, fugace, fantasmagorique, incohérente et *instantanée* d'êtres, de formes, de lieux, d'états et de situations où nous jouons un rôle, adéquat, le plus

souvent, à notre disposition d'esprit, à la bonne ou mauvaise digestion, à nos préoccupations du moment, et aussi, il faut le dire, à notre idiosyncrasie et à notre tempérament.

La lecture du livre d'Alfred Maury, *Le Sommeil et les Rêves*, ne prouve absolument rien sur l'intrinsèque signification du rêve et n'avance pas d'un *iota* la solution de l'irritant problème.

Beaucoup de personnes croient, à tort, que le rêve a une durée de plusieurs heures alors qu'en réalité il dure tout juste le temps qu'il faut à un appareil photographique pour prendre un instantané : une vingtaine de secondes, le temps que met notre moi psychique pour franchir la distance qui sépare le plan astral d'où elle vient du corps inerte et endormi où elle rentre, avec une vitesse égale à celle de la lumière : trois cent mille kilomètres par seconde.

En voici une preuve que chacun est à même de contrôler.

En septembre dernier, je fus réveillé en sursaut par un bruit assez violent vers six heures du matin, produit par la chute d'un objet pesant, à l'appartement au-dessus du mien. Je me souviens très exactement du rêve que je faisais alors : des amis ayant organisé une partie de chasse, j'y fus convié mais ne voulus point accepter d'arme, n'ayant aucune disposition pour l'art cynégétique. On partit. Après une assez longue marche, nous arrivâmes à la lisière d'une forêt où une bande de rabatteurs s'escrimaient, à grands coups de bâtons, à déloger le gibier de poils et de plumes. A un moment donné, un faisan passa sur nos têtes, mais personne ne tira (c'était sans doute une poule) ; puis, un chasseur apparut, triomphant, tenant un lièvre de chaque main, et pouvant chanter comme le premier choriste dans *Le Chalet* : » Voici pour les enfants de Mars, c'est ma conquète » ; puis un autre chasseur survint avec une gibecière gonflée de superbes coqs ; comme je m'amusais à les compter, une détonation éclata derrière moi spontanément et... je me réveillai. Le dernier coup de fusil n'était autre que l'objet tombé sur le parquet, de l'étage supérieur, et toute cette longue et variée partie de chasse, avec ses préparatifs, sa mise en train, ses menus détails, images illusoires créées par le kaléïdoscope de mon imagination, avait duré une fraction de seconde !

En réalité, voilà ce qu'est le rêve.

Quant à ce que nous voyons et faisons *réellement* sur le plan astral durant notre sommeil, il nous est aussi impossible de nous en souvenir que de nos existences antérieures, parce que notre cerveau n'est pas organisé pour enregistrer des choses aussi subtiles et immatérielles que le sont les choses de l'au-delà.

Le songe est un phénomène spécial et rare, très difficile à définir clairement. Cependant, il diffère essentiellement du rêve, — toujours incohérent. Ces êtres que nous voyons en songe, et qui souvent nous parlent, apparaissent devant l'objectif de notre imagination avec une netteté surprenante, et l'expression qu'ils produisent sur notre mémoire est aussi beaucoup plus durable.

En voici un véridique et curieux spécimen :

A l'une des dernières conférences que je fis, l'hiver dernier, à la Société d'études psychiques de Nice, le Dr Breton, son vice-président, narra le fait d'un songe prémonitoire qu'un peintre, connu de lui, avait eu récemment.

Le peintre en question avait pour ami un médecin habitant une localité voisine de Nice, et qui venait assez souvent le voir. Or, il advint que, subitement, une quinzaine de jours se passèrent sans que le peintre vît son ami. Une nuit, il vit en songe le docteur qui lui dit textuellement : « Je suis dans le coma, et à la veille d'être enterré vivant, si tu ne viens en hâte empêcher ces horribles funérailles ! »

Réveillé par l'émotion, le peintre raconta son rêve à sa femme qui le calma de son mieux, lui disant que ce n'était qu'un cauchemar provenant sans doute de ce qu'il s'était endormi sur le côté gauche. Une fois rendormi, la même vision se présenta de nouveau à l'imagination de ce monsieur, et la même supplication éplorée lui fut faite. Réveillé de nouveau et réendormi, il eut *une troisième fois* la même vision impressionnante et angoissante ; aussi, levé dès l'aube, et résolu à éclaircir ce mystère, le peintre faisait atteler et partait en hâte vers la résidence de son ami.

Arrivé devant la maison du médecin, il vit avec émotion des tentures noires à la porte, et un voisin lui dit : « Oh ! monsieur, le cortège est déjà à l'église. »

De plus en plus émotionné, le peintre arriva juste au moment où, la cérémonie religieuse terminée, les porteurs se disposaient à remettre la bière sur le char funéraire et, de là, le conduire à la ville des morts.

Une phrase haletante dite à l'oreille du prêtre qui, naturellement, n'y crut pas tout d'abord, et à qui il fallut imposer la conviction en élevant la voix, et, quelques minutes plus tard, au milieu d'un indescriptible désarroi, la bière était portée à la sacristie, et son couvercle dévissé hâtivement.

Le corps du pseudo-défunt était inerte et livide, présentant tous les symptômes de la mort. Le peintre lui-même commençait à douter de la véracité de son rêve et de l'opportunité de sa mission. Le prêtre, dé-

rangé presque scandaleusement au milieu de ses fonctions sacerdotales, fronçait le sourcil et regardait l'intrus avec indignation. Une minute encore, et, par l'ordre du prêtre, le couvercle allait être replacé et le cercueil conduit et enfoui au « Campo Santo », quand une dame présente eut l'heureuse inspiration de placer devant la bouche du moribond une petite glace de poche.

Oh ! stupeur ! en l'examinant attentivement, la surface du miroir était légèrement ternie par un petit halo de buée !

Donc, le mort n'était pas mort...

Le peintre alors triomphait !

Après quelques inhalations d'éther, quelques tractions de la langue, quelques mouvements rythmiques des bras, le faux mort ouvrait les yeux et reprenait complètement connaissance.

Nous garantissons absolument l'authenticité de ce récit.

D^r ELY STAR.

CEUX QUI CROIENT AU « MERVEILLEUX »

Chez M. André Rivoire

« — Je dois tout d'abord vous avouer très franchement, me déclara M. André Rivoire, que je ne me suis jamais occupé de ce que vous appelez le « Merveilleux ».

Pour reprendre ma série, interrompue par les vacances, j'ai tenu à enregistrer les déclarations de l'un de nos jeunes poètes les plus talentueux et les plus sympathiques, M. André Rivoire, l'écrivain justement applaudi et fêté d'*Il était une bergère*... et du *Bon roi Dagobert*, deux pièces qu'a montées le Théâtre-Français.

On sait, tout au moins par l'article que lui a consacré notre collaborateur George Malet, que le « Merveilleux » tient une certaine place dans cette dernière pièce. Ce « Merveilleux », il est vrai, — et M. Rivoire en convient — n'a, avec le nôtre, qu'un rapport assez lointain ; il est tout de poésie, de légende et de rêve. Mais le seul fait de l'avoir introduit dans son œuvre ne dénote-t-il pas chez l'auteur une tendance à ajouter foi, dans une certaine mesure, aux divers phénomènes dont nous nous occupons?

J'ai, en tout cas, jugé que l'indice était suffisant, et c'est pourquoi je suis allé poser quelques questions à M. André Rivoire.

Les réponses du délicat et spirituel poète m'ont démontré que je m'étais trompé sur un point seulement, à savoir que, tout rêveur qu'il soit, M. André Rivoire est, non certes un homme de science dans l'acception un peu rébarbative de ce terme, mais un homme doué du véritable esprit scientifique. La différence est appréciable...

« — De ce que je ne m'en suis jamais occupé, n'allez pas conclure que le « Merveilleux » ne m'intéresse pas, me dit M. Rivoire. Il m'intéresse beaucoup, au contraire, et je suis même persuadé que si je me laissais aller à expérimenter, je ne tarderais pas à tout abandonner pour me consacrer entièrement aux recherches psychiques.

« Je crois très fermement, en effet, à la réalité de phénomènes que l'impossibilité de les expliquer actuellement suffit à faire mettre en doute par le plus grand nombre. J'y crois parce que des personnes dignes de foi, telles, par exemple, que mon regretté maître Sully-Prudhomme, me l'ont souvent affirmée.

« — Vous voulez parler des phénomènes spirites ?

« — Oui ; seulement, si je suis convaincu de leur réalité, je fais toutes réserves quant à l'explication que, parfois, j'en entends donner.

« — Comment les expliquez-vous ?

« — Oh! je ne les explique pas ! se récrie M. André Rivoire. Je me borne à ne pas admettre la théorie qui les explique par l'intervention de l'âme des morts.

« — Vous avez bien, toutefois, une impression?...

« — Oui... mais ce n'est qu'une impression...

« — Quelle est-elle ?

« — Eh bien, il me semble que ces phénomènes s'expliqueront, un jour, d'une façon toute naturelle... quand on aura découvert l'existence d'une force, d'un fluide émanant de l'organisme humain et qui, à l'insu de celui qui l'émet, du médium, pour parler votre langage, traîne ou soulève les guéridons.

« — On cite des exemples de lévitation d'objets si lourds qu'un homme aurait quelque peine à les soulever...

« — Ne voit-on pas des gens qui, malades dès qu'ils ne dorment pas huit ou neuf heures par nuit, veillent cependant un malade cher durant dix ou quinze nuits sans en être incommodés? Ne voit-on pas des gens, dont la force musculaire est fort peu remarquable, tordre ou briser, dans un moment de colère, une barre de fer à laquelle ils s'attaqueraient en vain lorsqu'ils sont dans leur état normal ?

« Pourquoi serait-il impossible à certains autres d'opérer, lorsqu'ils se trouvent placés dans certaines conditions, des prodiges d'une nature différente?

« Et puis, continue M. André Rivoire, qui vous dit

que nous ne possédons pas tous, dans une certaine mesure, la faculté de produire les mêmes phénomènes? Qui vous dit que le médium n'est pas tout simplement ûn être doué du pouvoir spécial de diriger, à son insu, et après l'avoir, toujours inconsciemment, soutiré à ses voisins, le fluide, encore merveilleux parce qu'inconnu, à l'existence duquel il est permis de croire et d'attribuer la production des phénomènes spirites?

« — Vous n'ignorez pas que, soit par l'intermédiaire d'une table, soit par tout autre moyen moins incommode, ce fluide répond à toutes sortes de questions?

« — Ne peut-on admettre que le médium, sans qu'il s'en doute, dicte lui-même les réponses ? »

M. André Rivoire s'empresse d'ajouter qu'il ne tient pas à cette explication :

« — C'est là une simple hypothèse, me dit-il. J'ignore ce qu'elle vaut. Elle me semble, cependant, aussi sérieuse et admissible que celle qui présente les phénomènes de lévitation comme des manifestations des êtres de l'au-delà. »

Je demande à l'auteur du *Bon Roi Dagobert* ce qu'il pense des rêves prophétiques, de la chiromancie, de la graphologie.

« — Je crois, comme tout le monde, me répond-il, à la graphologie. L'écriture n'est-elle pas le miroir de l'âme, un miroir aussi et peut être plus parfait que le visage lui-même, car il est, à mon avis du moins, infiniment plus malaisé de déguiser la physionomie de la première que de corriger l'expression du second.

« Cependant, je crois qu'il y a lieu de se borner à demander à l'écriture de révéler les traits généraux du caractère. Tenter d'y surprendre les qualités et les défauts menus me paraît une entreprise chimérique et même dangereuse. La physionomie d'une page d'écriture est seule intéressante. Quant à la façon dont les *t* sont barrés,quant à la forme de telle ou telle minuscule ou majuscule, voilà des détails qui, à mon sens, présentent peu d'intérêt.

« Il est, chacun peut l'observer tous les jours, des écritures qui inspirent la confiance et des écritures qui font naître la méfiance; des écritures arrogantes, hautaines, agressives, et des écritures qui décèlent la bonne humeur et dénotent la cordialité. Certaines écritures, particulièrement pointues, anguleuses, vous font hésiter malgré vous à entrer en rapports avec un correspondant encore inconnu et déjà jugé.

« La main, tout comme l'écriture, a sa physionomie propre. Il doit, par conséquent, être possible d'y lire, — quand on a fait un certain nombre de remarques. Je crois donc à la chiromancie dans la même mesure où je crois à la graphologie.

« Pour ce qui est de l'astrologie, je n'y crois pas. L'influence que les astres peuvent exercer sur nous reste encore à démontrer. Remarquez que je ne nie rien. Je dis simplement que je ne perçois pas nettement la preuve de cette influence. J'attendrai, pour y croire, d'avoir des preuves convaincantes.

« — Cependant, certaines prédictions...

« — Leur réalisation n'est pas encore la règle.

« — Et à la transmission de pensée, y croyez-vous?

« — Comment n'y croirait-on pas en ce siècle de télégraphie sans fil!

« — Croyez-vous aussi aux rêves prophétiques?

« — Non. Je crois seulement que certains rêves se réalisent tout à fait par hasard : un sur cent ou sur mille peut-être. On oublie totalement ceux qui ne se réalisent jamais et on ne manque pas, chaque fois que l'occasion s'en présente, de citer et de commenter les autres.

« Je crois aussi qu'on peut, lorsqu'on pense beaucoup à la réalisation possible d'un événement, faire ce que vous appelez un rêve prophétique. Mais vous avouerez qu'il n'y a là rien de particulièrement étonnant...

« Puisque nous parlons des rêves, voici un fait personnel qui vous intéressera sans doute. Un peu apparenté aux rêves prophétiques, il est, selon moi,beaucoup plus merveilleux :

« Durant les quatre ou cinq jours qui précédèrent la première du *Bon roi Dagobert*, on me demanda d'apporter quelques modifications à mon texte. J'étais surmené, car je ne dormais plus que deux ou trois heures chaque nuit, et j'avoue que l'inspiration s'en ressentait un peu...

« Eh bien ,savez-vous à quel moment j'ai fait toutes mes retouches définitives? Pendant mes deux ou trois heures de sommeil ! Je les ai faites en rêve ! Le plus curieux, c'est que je me voyais assis devant mon bureau et la plume à la main. J'écrivais, je raturais. En me réveillant, je n'avais plus qu'à inscrire, — et je le faisais sans aucune hésitation,sans aucune rature,— les vers construits en rêve. Ce curieux phénomène s'est reproduit trois ou quatre fois. »

M. André Rivoire, en terminant, me confie qu'il a la superstition des nombres 5 et 7. Il est persuadé que ces deux chiffres lui portent bonheur, et cette conviction s'appuie, paraît-il, sur des preuves déjà nombreuses. Le 5 correspond au nombre des lettres de son prénom, le 7 à celui des lettres de son nom.

M. André Rivoire est né un 5 mai; le mois de mai est le cinquième mois de l'année.

« — Je suis tellement convaincu, me dit-il, de l'influence bénéfique exercée sur moi par ces deux nombres que, lorsque j'ai su que le *Bon Roi Dagobert* serait, pour la première fois, représenté un 7, je fus tranquillisé sur le sort de ma pièce. »

Cette croyance de M. André Rivoire est d'autant plus légitime à ses yeux que c'est également un 7 que son délicieux petit acte : *Il était une bergère...* fut, lui aussi, applaudi pour la première fois.

Il faut reconnaître que peu d'hommes seraient en mesure, pour justifier leurs superstitions, de citer de pareilles coïncidences.

GEORGES MEUNIER.

DE LA FORMATION DES LIGNES DE LA MAIN

Voici une observation entre mille qui ne manque pas d'un certain intérêt et qui justifie, une fois de plus,les affirmations des chiromanciens, lesquels prétendent avec preuves que rien n'est absolu dans les mystères de la destinée humaine et qu'il est possible à l'être pensant de modifier,dans une large mesure,les grands plans de sa destinée.

Nous eûmes l'occasion, il y a bien des mois, disons même, pour être plus juste, il y a plus d'une année, de faire l'étude de la main à un de nos amis qui, à cette époque, ne s'occupait pas ou presque pas de sciences occultes, mais qui, piqué au vif par la véracité de ce que nous avancions au sujet de ces sciences, vint à s'y livrer corps et âme.

Or, à l'époque dont nous parlons, il ne possédait guère dans sa main que les classiques lignes de vie, de tête, de cœur et de fatalité, et quelques autres signes assez caractéristiques,mais de moindre importance.

Le voilà lancé dans l'étude approfondie des sciences abstraites, il y prend un goût très prononcé et possède à cette heure une ardeur bien peu prête de s'éteindre.

Il y a quelque temps, il vint nous voir pour nous consulter à nouveau, et sans prendre la peine de nous dire pourquoi il venait, il s'exclama : « Mon cher, c'est drôle, j'ai des lignes qui me poussent dans la main ! » Telle fut son expression. « Et puis je ne sais pas, continua-t-il, j'ai une foule de pressentiments de toute nature ; je sais, d'avance, ce qui va m'arriver, je prévois de suite la tournure des événements qui me touchent. »

Regardant alors sa main, nous constatâmes qu'en effet deux lignes étaient en formation. Ce n'étaient que des petits tronçons les uns à côté des autres, qui ne demandaient pas mieux que de s'unir pour former des lignes bien nettes.

La première ligne en formation partait de la ligne de chance (celle qui traverse la main de bas en haut vers le médius), se dirigeant vers le petit doigt auriculaire pour donner naissance à ce que l'on appelle la ligne de Mercure ou de l'intuition, première indication des pressentiments que notre ami disait recevoir à tous instants.

Les mamans disent souvent à leurs enfants, lorsqu'ils ont été dissipés : « Tu n'as pas été sage, c'est mon petit doigt qu'il me l'a dit. » Voici donc encore un dicton qui ne manque pas de logique.

La seconde ligne vue dans la main de notre ami se trouvait en dedans de la première, réunissant la ligne de tête et la ligne de cœur pour former avec la ligne de chance enfin ce qu'on nomme en chiromancie le triangle des sciences abstraites ou plus simplement des sciences occultes.

Nous avons revu tout récemment cette main, la dernière ligne est maintenant bien formée, la ligne d'intuition continue de se développer.

L'explication de cette transformation est toute rationnelle. Le cerveau de notre ami, constamment préoccupé, l'esprit toujours tendu, cherchant à approfondir tout ce qui lui semblait mystérieux, a fini par faire éclore et grandir dans sa main ces lignes qui certainement n'étaient qu'en germes, puisque, auparavant, elles étaient invisibles même à l'investigation de la loupe. Ce fut d'abord la ligne qui dut former plus tard le triangle qui commença à se développer, puis étant donné que l'étude des sciences occultes favorise d'une façon considérable l'intuition chez les personnes déjà naturellement douées, en leur permettant de prêter attention à mille petits détails qui échappent le plus généralement aux profanes, l'intuition de notre ami s'était développée à tel point qu'il fallait que cela fût écrit dans sa main.

(Extrait des *Petites Annales*.) FERNAND GIROD.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

D'après le Dictionnaire des prophéties et des miracles *de l'abbé Lecanu, le manuscrit du P. Houbigant, conservé à la bibliothèque de l'Oratoire, et traitant des convulsionnaires, fixe la venue de l'Antechrist à 1932. Qu'on nous donne une copie de ce passage du manuscrit?*

UN CURIEUX.

Quelque chose de nouveau sur les apparitions de

Knock, sujet d'un ouvrage de M. Godré, publié chez Bray vers 1880 ? UN AMATEUR D'OCCULTE.

Les bons renseignements donnés par feu Adrien Peladan sur la voyante Annette Coste, de Lyon, sont-ils confirmés? UN ABONNÉ.

L'agitation, d'après la prophétie de Blois, sera grande, la 19e semaine (après la Pentecôte, apparemment) : l'année 1909 est-elle désignée? Quelles années suivantes le seraient aussi ? UN CATHOLIQUE.

En quelle année, après 1910, la fête de Saint Jean-Baptiste tombera-t-elle un vendredi, selon le calendrier julien et le calendrier grégorien? TIMOTHÉE.

Les Curiosités de l'Occulte

(Suite et fin. Voir le nº du 15 octobre).

Toutes ces légendes et tous ces faits bizarres ou merveilleux me revenaient à l'esprit, tandis que je gravissais la pente rude qui sépare Bonnefond du hameau de Chadebech. Arrivé sur la cime, je cherche la demeure du sorcier. Sa porte est justement ouverte. Je pénètre immédiatement dans une salle assez vaste où un feu se meurt dans l'âtre. J'appelle. Une voix sourde venant d'une pièce voisine répond. J'avance.

Immobile, en une attitude hiératique, un homme se tient assis, enveloppé d'ombre. Une fenêtre l'éclaire à peine de lueurs frisantes qui ajoutent encore à l'étrangeté de la mise en scène, due sans doute au hasard. C'est Vauzanges. D'une voix sourde, il me dit :

« Entrez, entrez. Vous ne me voulez pas de mal, vous, je le sais, soyez le bienvenu. » Et il demeure figé en son immobilité.

« C'est que, fait-il ensuite, on m'a persécuté, les médecins ne m'aiment pas.. Mais que peuvent-ils ?.. Je vois et je guéris. »

Je lui manifeste le désir de le dessiner, il y consent de très bonne grâce et, mon esquisse terminée :

« Je venais vous consulter aussi, lui dis-je...

— Bien, bien. » Il me fait mettre la poitrine à nu et après m'avoir palpé et comme ausculté, sans appuyer sur moi son oreille, semblant écouter avec attention, à une petite distance, les rythmes de la vie en mes organes, il dit : « Là, vous avez un point faible, mais ce ne sera rien. » Et de son pouce mouillé de salive, il traça des signes cabalistiques sur l'endroit désigné, puis il souffla dessus par trois fois et murmura je ne sais quelles formules incompréhensibles. Justement, depuis un certain temps, j'éprouvais quelque gêne et de vagues douleurs exactement au point qu'il venait de désigner. Faut-il attribuer le résultat obtenu à la suggestion ? Peu de jours après, mon malaise avait disparu.

Vauzanges m'intéressa beaucoup ; il souriait lorsque je lui parlais de la fameuse valse qu'il avait infligée aux gendarmes. « Je vous ferais bien danser vous-même, disait-il, mais vous souffririez trop. » Il devenait grave lorsque j'insistais sur les secrets de guérir qu'on lui prête : « Ah ! me disait-il, le secret ne peut se dévoiler, il vient de loin...

« Prononcer les formules magiques devant un enfant, n'est d'aucune importance, mais devant un homme on ne le doit, » ajoutait-il. En dehors des pratiques cabalistiques secrètes, j'apprenais cependant que pour charmer le feu il invoque saint Jean, saint Pierre et saint Verbouncar (?). Pour les hémorragies, il s'adresse à saint Jean et à saint Pierre seulement.

Par simple attouchement, Vauzanges passe pour guérir les fluxions, sa seule présence arrête le saignement de nez. Un abbé m'a affirmé l'avoir vu guérir un goître qu'aucun médecin n'était parvenu à réduire.

Cependant le temps était devenu mauvais, la nuit approchait. Chadebech est un pauvre hameau sans auberge. Le sorcier m'offrit cordialement le gîte et le couvert, une bonne soupe au lard au coin du feu et un bon lit dans la grande salle. Je m'endormis dans ce coin-là aux hurlements du vent, mais aucune apparition, aucun bruit insolite ne vinrent troubler mon sommeil.

Guérison de la Naudze à Favars. — Favars a sa fontaine sacrée et ses sorciers qu'on va consulter pour connaître la source à laquelle on aura recours pour la guérison des malades, et surtout pour les enfants atteints de la « Naudze ». Naudze, en patois limousin, me semble désigner l'état de langueur, quelle qu'en soit la cause, le cas d'un enfant, par exemple, qui ne peut plus « ni vivre ni mourir », comme disent les commères.

Dans le courant de l'été, j'avais été conduit dans un hameau voisin de Gimel pour visiter un petit malade atteint de ce mal mystérieux.

L'enfant, très pâle, était retenu dans son berceau, selon la coutume limousine, par des bandelettes entrecroisées. Alentour, dans le pauvre logis aux murs bitumeux, quelques femmes couvertes de capes sombres s'entretenaient à voix basse. A la lueur du chaleil de fer, la vieille lampe romaine, d'autres s'occupaient à peser quatre chandelles qu'elles rognaient l'une après l'autre pour en rendre le poids exactement égal. Ceci fait à l'aide de suif fondu, elles adaptèrent les chandelles aux quatre montants du berceau, les baptisèrent chacune du nom d'un saint, puis elles les allumèrent toutes en même temps, et devant chacune d'elles une femme se mit en prière.

On n'entendit plus ensuite que les plaintes de l'enfant tout pâle dans son berceau et les voix murmurantes des femmes. Les cierges lentement se consumaient, la cire épandait ses larmes d'ivoire et les matrones, immobiles dans leurs capes sombres, marmottaient toujours. Puis la flamme d'un cierge se prit à vaciller, sa mèche fumeuse se renversa sur le côté,

on entendit comme un imperceptible battement d'aile et la flamme s'éteignit.

Les femmes cessèrent de prier, le saint était désigné, ou plutôt la source qui est placée sous son vocable. C'est là que l'enfant allait être transporté et son petit corps immergé.

Mais auparavant la mère devait, selon la coutume, faire sa tournée dans le village et dans les environs, invoquant l'appui de tous pour faire d'abord dire une messe et pour subvenir ensuite aux dépenses que nécessite le voyage à la fontaine sacrée. En cette circonstance chacun lui remet un sou, l'offrande ne peut être dépassée, et, par une touchante coutume, l'obole est reçue par elle à genoux.

A Favars, je fus donc témoin d'un procédé différent pour découvrir la fontaine sacrée dont l'efficacité doit être certaine. Grâce à la bonne intervention de Mme L..., femme aussi élevée par son intelligence que par son cœur, je consultai moi-même la sorcière et je la vis opérer. Cette sorcière, Mariette Doronis, habite une chaumière dans un bois voisin de Favars. Elle s'était absentée ce jour-là, mais cette absence ne devait pas se prolonger. En attendant son retour nous errions à l'aventure dans le plus joli des bois de châtaigniers. La feuillée jaunissante avait les transparences et les splendeurs du vitrail, c'était comme un ardent mystère d'or et d'émeraude en fusion que des bouleaux rayaient de leurs fûts bleuâtres, tandis que les jeunes châtaigniers élevaient des colonnades violettes mouchetées de velours vert. Sur le sol, les fougères avaient tissé leurs fines dentelles en un bleu pâle. Le silence régnait dans le bois mystique, recueillement de l'automne que trouble seul, de loin en loin, le vol indécis de la feuille morte, un souffle expirant de la brise, un cri d'oiseau qu'on ne peut voir.

Cependant nous revenons vers la chaumière de la Doronis. Elle est rentrée ; Mme L... lui explique le but de ma visite : un enfant malade pour lequel je désire connaître la fontaine sainte à laquelle je dois le conduire. Elle ravive le feu, dans lequel elle place quelques morceaux de charbon de bois de fusain ou de peuplier cueillis selon certains rites et avant l'aube la nuit de la Saint-Jean, et remplit d'eau un vase réservé à ce genre de consultation.

Et tandis que les charbons s'allument elle se met en prière devant le foyer. Elle invoque les saints. Puis, un à un, elle prend avec ses doigts les morceaux incandescents et les projette vivement dans l'eau qui siffle et bouillonne, en leur donnant à chacun, au fur et à mesure, le nom du saint qui préside à une fontaine sacrée. Le vase est placé sur ses genoux, un léger mouvement qu'elle lui imprime agite l'eau. La Doronis murmure toujours des prières, et tandis que certains de ces charbons tombent au fond du vase, deux d'entre eux restent à la surface. Ceux-là vont indiquer les deux pèlerinages différents auxquels il faudra se rendre pour immerger l'enfant, si c'est une fontaine à immersion, ou le laver si elle est destinée aux ablutions.

Telle est la consultation de la braise.

La vieille mère de la sorcière vit avec elle. Les deux femmes, fort pauvres, trouvent cependant le moyen de faire le bien ; elles adoptent des enfants trouvés et les élèvent.

Elles ont ainsi chez elles une pauvre innocente qui rit tristement à chaque question que nous lui faisons et cache aussitôt son visage sous son bras avec un mouvement de timidité instinctive et gauche. Elle est douée d'une voix très pure, dit on, mais malgré nos instances, nous ne pouvons la décider à chanter. Elle se fait entendre surtout par les soirs de lune, dans le bois aux lueurs de vitrail, où elle aime à errer. En quel langage chante-t-elle ? On l'ignore, mais on s'accorde à lui prêter un merveilleux talent.

Nous avions quitté les sorcières et nous descendions vers Favars lorsque, au loin, en une voix de rêve, monta la plus pure des mélodies. C'était la voix de l'innocente (1). »

Reprenons la suite des observations étudiées par les docteurs Cabanès et Barraud et pour terminer nous citerons quelque cas très curieux de transfert ou transplantation des maladies. Las d'essayer tous les topiques en usage contre les verrues dont il avait les mains couvertes, le sieur X... tenta le traitement infaillible. Scrupuleusement, il mit un nombre de pois égal à celui de ses petites tumeurs avec de l'eau dans un pot de pommade, au fond de sa cave. Bientôt les verrues commencèrent à se dessécher ; quelques-unes disparurent ; puis tout à coup la guérison s'arrêta.

Surpris, le sieur X... alla voir dans le coin obscur : il trouva le petit pot complètement à sec, l'eau s'étant évaporée ; le malade remplaça le liquide et bientôt la guérison fut complète.

Le docteur Poskin cite l'observation suivante :

Un enfant de treize ans avait les mains couvertes de verrues. Le docteur Gilbert, de Paris, l'en guérit, — ce qui, en soit, n'a rien de remarquable ; c'est la méthode du traitement qui fait l'intérêt de l'affaire. — Chez l'enfant dont il s'agit, cette désagréable affection était portée au plus haut degré. Si nombreuses étaient les verrues que du pli du poignet au pourtour des ongles, le dessus des mains, seul intéressé, n'offrait plus trace de peau saine, que la flexion des doigts était devenue impossible, que le sujet ne pouvait plus écrire, qu'il ne pouvait même plus se servir de ses mains pour manger, et qu'enfin on dut le renvoyer de l'école, comme ayant, pour le moment, besoin de médecins plus que d'enseignement. Au dispensaire où on le conduisit alors, le docteur Gilbert voulut, en même temps qu'il le guérissait, donner à cette cure le caractère d'une demonstration. Il réunit, pour les

(1) Gaston Vuiller, *le Tour du monde*, 1899.

en rendre juges, plusieurs médecins et un philosophe, Pierre Janet, auteur de la théorie de l'inconscient, que le docteur avait pour but d'édifier. A tous il demande d'être aussi sérieux, aussi solennels qu'il va l'être lui-même, et par conséquent de ne point rire.

Le malade est introduit et le cercle se forme autour du médecin et de son sujet. Le docteur Gilbert le prend par les deux mains, qu'il regarde avec attention, comme pour les bien étudier. Puis, fixant les yeux de l'enfant : « Veux-tu être guéri ? » lui demanda-il à haute et forte voix. Et comme celui répond mollement, la question lui est plusieurs fois répétée avec autorité, avec une sorte de violence même, jusqu'à ce qu'enfin il mette un accent de conviction à la réponse attendue :

« Oui, Monsieur, je veux être guéri. »

— « Alors, prends garde, reprit le docteur, je vais te laver avec l'eau bleue... mais, si dans huit jours tu n'es pas guéri, je te laverai avec de l'eau jaune... Cécile, apportez-moi l'eau bleue. » Cécile, l'infirmière, apporte l'eau bleue. M. Gilbert en badigeonne les mains du malade, après quoi il les essuie avec soin.

Huit jours après, les verrues avaient complètement disparu... sauf deux ou trois qui, subsistant après la guérison de la multitude des autres, semblaient être restées pour témoigner de l'état antérieur; mais M. Gilbert garde cette appréciation pour lui, et quant à son petit client, ce ne sont pas des félicitations qu'il lui adresse sur l'amélioration obtenue, mais des reproches de ce que toutes les verrues n'ont pas disparu; et comme il n'a qu'une parole, il le badigeonne cette fois avec l'eau... jaune dont le contact produit à l'enfant une sensation de forte brûlure...

Or, qu'était-ce que l'eau bleue? une eau quelconque, *aqua naturalis*, légèrement bleuie avec du bleu; et quant à l'eau jaune, cette eau brûlante, elle sortait de la même fabrique.

Quelques jours après, la peau des mains était partout à l'état normal et l'enfant était rendu à sa vie ordinaire.

La Transplantation. — La transplantation s'opérait, d'après Fludd, par l'effusion de la *mommie ou mummie*, c'est-à dire « des esprits qui résident dans le sang », et qu'on peut faire passer dans un animal, dans un arbre ou dans une plante. Il prouvait l'existence de cette « mummie » par l'expérience de plusieurs chiens qui, ayant perdu leur maître dans une grande foire, le suivaient partout où il avait passé, *bien qu'il fût à cheval*, et enfin le trouvaient, grâce à cette mummie spécifique, qui transpirait sans cesse du corps du maître et laissait des traces de sa personne dans l'air, longtemps même après qu'il n'y était plus.

Admettant cette hypothèse comme fondée, il ne s'agissait plus que de trouver une matière à laquelle la « mummie » de la partie malade se pût fixer aisément, afin que cette matière lui servît comme de véhicule, pour la transporter dans un animal ou un végétal; ou pour « la faire adopter », selon le langage de Paracelse, aux animaux ou aux végétaux.

En conséquence, on appliquait, sur la région malade, une graine ou une plante spéciale ; sur la région du cœur, de la graine de lin ou de genièvre ; sur le ventre du malade atteint d'hydropisie, de la pimprenelle ou de l'absinthe ; sur les tumeurs ou les plaies, de la persicaire ou de la consoude, etc. On semait la graine ou la plante choisie dans un peu de terre préparée et d'autres terres d'une nature particulière.

On laissait croître ces plantes, jusqu'à ce qu'elles aient attiré à elles les « mommies ». Après quoi, on les brûlait avec de la terre, si la maladie était « humide » ; ou bien, on les mettait à sécher, si la maladie n'était ni trop sèche, ni trop humide. A mesure que la plante mourait et se desséchait, le malade recouvrait la santé.

Si le malade avait de la chaleur, comme chez les pulmoniques, on jetait la plante et la terre dans une eau courante.

Enfin, si l'on faisait manger la plante imprégnée des corpuscules morbifiques à quelque animal plus robuste que la malade, la bête prenait le mal et le sujet en était délivré.

Il n'était pas nécessaire que le médecin vît le malade : la mommie se tirait, en effet, non seulement de la transpiration, mais encore de la sueur, du sang, de la peau, des cheveux, de l'urine. Ainsi, un « homme de qualité », qui exerçait ses talents en Angleterre, guérissait de la jaunisse un malade fort éloigné, pourvu qu'il eût de son urine.

Il procédait de la sorte : il mêlait cette urine avec des cendres de bois de frêne et il en formait 3 ou 7 ou 9 petites boules. Ayant fait au haut de chaque boule un trou, il y mettait une feuille de safran et le remplissait de la même urine. Ensuite il rangeait les boules à l'écart dans un lieu où personne ne pouvait aller, et dès lors le mal commençait à disparaître. Robert Flud assure sérieusement qu'une centaine de personnes et plus, de toutes conditions, furent guéries par le gentilhomme anglais.

Pour transférer le mal de dents à un arbre, on détache un morceau d'écorce du saule, puis de la partie de l'arbre mise à nu, on enlève un petit morceau qu'on enfonce dans la gencive malade. On remet le fragment de bois teint de sang à la place où il avait été enlevé et on recouvre de l'écorce, l'arbre aura pris le mal de dents.

Pour guérir un goutteux, ayez des ongles des pieds et des poils de ses jambes et les mettez en un trou d'un tronc de chêne que l'on perce jusqu'à la moelle ; boucher le trou avec une cheville faite en même bois et couvrir le dessus avec du fumier de vache. Si la maladie ne revient dans l'espace de trois mois, le chêne a attiré à lui tout le mal ; s'il ne cesse, recommencez.

M. Hasden, membre de l'Académie de sciences et professeur à l'Université de Bucharest, écrivait à M. de Rochas à la date du 5 février 1900 :

« Je dois vous communiquer un fait très important et bien contrôlé : je pouvais vous le communiquer depuis trois ans, mais j'attendais toujours pour constater le sucès complet.

« Ma femme souffrait terriblement de la goutte depuis 1890. Jusqu'en 1894 les médecins se contentaient de répéter « la goutte » en ajoutant sentencieusement « l'âge », mais pas de remèdes.

« C'est précisément alors que vous m'avez envoyé votre livre sur l'*Extériorisation de la sensibilité.* Or j'ai trouvé, p. 143, le cas cité par Fludd: « Prendre des ongles des pieds et du poil des jambes des goutteux et les mettre au trou qu'on perce dans le tronc d'un chêne jusqu'à la moelle ; et ayant bouché ce trou avec une cheville faite du même bois, couvrir le dessus avec du fumier de vache. »

« J'ai conduit ma femme dans une maison de campagne de Campina, où il y a des chênes, et j'ai exactement suivi la recette de Fludd... Une semaine après, ma femme ne sentait plus de douleurs.

« Au bout de trois mois, elle était complètement guérie, et même ses doigts déformés avaient commencé à reprendre la forme normale. Cela a duré jusqu'au printemps de 1899, où elle a ressenti de nouveau quelque accès de goutte. Nous avons alors troué un nouveau chêne, nous avons opéré de même et dès le lendemain ma femme se portait admirablement bien. »

J'ai eu l'occasion de lire ces jours-ci cette observation à M. Vander Nailen, directeur de l'Ecole polytechnique de San-Francisco, qui en a été d'autant plus frappé, qu'il avait été lui-même témoin d'un fait analogue il y a quelques années.

Il traçait un chemin de fer en Californie et un de ses ouvriers, en abattant un arbre, se fit à la jambe, avec sa hache, une profonde entaille qu'on s'empressa de bander fortement pour arrêter l'hémorragie. Un des assistants conseilla de prendre le premier linge imbibé de sang et de le porter immédiatement à un médecin des environs, qu'on nommait le médecin par sympathie et qui opérait à distance des cures merveilleuses. On fit comme il l'avait dit. Le médecin, après avoir reçu le linge sanglant, prit une grosse tarière, fit un trou dans un chêne vigoureux, plaça au fond ce linge, puis le reboucha au moyen d'une cheville enfoncée à grands coups de maillet. On constata, non sans étonnement, que la cicatrisation de la plaie marcha, à partir de ce moment-là, avec une rapidité tout à fait anormale. C. B.

(Extrait de l'*Initiation.*)

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES

(Section de Paris)

Séance du 15 octobre 1908

La séance s'ouvre par une allocution du président, M. le docteur des Chesnais, relative au programme des travaux de l'année.

Sur sa proposition, l'assemblée décide qu'une séance aura lieu le premier lundi de chaque mois. Il reste toutefois entendu que la date de la séance pourra être modifiée quand les circonstances l'exigeront.

Le secrétaire, M. de Vesme, a le regret d'annoncer la mort de Mme Martha, de Bruxelles, qui a eu lieu pendant les vacances de la section. Mme Martha était membre bienfaiteur de la Société, à laquelle elle avait donné 2.000 francs l'année dernière.

Il lui est pareillement pénible d'annoncer la mort de M. Grosjean, sous-préfet de Semur, et président de la section de Semur de la S. U. E. P. On sait que M. Grosjean a rencontré une mort tragique dans un accident d'automobile.

Le secrétaire communique ensuite une lettre de M. Jaillard envoyant la somme de 200 francs pour l'inscription de Mme Noémie Dudoit comme membre perpétuel de la Société. D'accord avec le président de la Société, M. le Dr Joire, allocation est faite de ces 200 francs à la section de Paris.

La Bibliothèque de la Section

Le secrétaire donne lecture d'un projet de règlement de la bibliothèque de la section. Voici les articles principaux de ce règlement :

Article 1er. — Un service de bibliothèque est institué dans la section de Paris de la S. U. E. P., comprenant les études poursuivies par la Société.

Art. 3. — Les livres pourront appartenir à la section ou lui avoir été prêtés.

Art. 4. — Les livres appartenant à la section pourront venir de dons ou d'achats.

Art. 5. — La section est responsable des livres qui lui ont été prêtés.

Art. 6. — La personne qui prêtera un livre broché pourra y mettre comme condition que l'ouvrage soit relié aux frais de la section.

Art. 7. — La bibliothèque est ouverte aux mêmes heures que celles des séances de la section. Pendant les vacances d'été, elle sera ouverte le 1er et le 16 de chaque mois, de 9 à 10 heures du soir.

Art. 10. — Les emprunteurs ne pourront avoir en main plus de deux volumes.

Art. 11. — La durée du prêt est de 15 jours, renouvelable de pareille durée sur requête de l'emprunteur, si aucune demande de l'ouvrage n'est parvenue à la bibliothèque.

Art. 16. — ... Pour tout prêt de 1 ou 2 volumes la caution est fixée à 5 francs.

Art. 17. — Un catalogue des ouvrages de la bibliothèque sera tenu à la disposition des secrétaires.

On décide de s'adresser à tous les membres de la Section et même aux autres personnes qui s'intéressent à l'œuvre de la Société, pour les prier de vouloir bien donner ou

prêter pour cette bibliothèque des ouvrages concernant les études psychiques.

Les « Conférences-Revue »

Le secrétaire lit le projet suivant de règlement des « Conférences-Revue » :

1. — La section de Paris de la S. U. E. P. a décidé d'organiser à Paris des conférences périodiques dans chacune desquelles divers orateurs se succèderont sur l'estrade, en traitant plusieurs arguments concernant les études dont s'occupe la Société, faisant connaître les faits intéressants qui viennent de se produire dans le domaine métapsychique, résumant les principaux livres et articles parus sur les matières, etc., — le tout illustré et éclairé par des projections lumineuses et, si possible, par des démonstrations expérimentales.

2. — Ces conférences auront lieu une fois chaque mois, sauf durant les vacances d'été.

4. — Une grande latitude d'idées et de discussion sera laissée aux orateurs dans les limites du caractère scientifique auquel désire se tenir la Société, en dehors de toute question mystique, religieuse, philosophique ou politique.

5. — Les réunions ne revêtiront jamais la forme de « conférences contradictoires » pour lesquelles des réunions spéciales pourront être réservées...

7. — Les membres de la Section auront droit à une place réservée pour assister à ces conférences et ne devront payer qu'un léger droit de vestiaire qui ne pourra en tout cas dépasser 0 fr. 50.

9. — La section de Paris sera tenue de favoriser l'organisation de conférences du même genre chez les autres sections, en envoyant à ces dernières le texte des communications, les clichés des projections lumineuses, etc.

Après une courte discussion à laquelle prennent part MM. les docteurs Allain, Demonchy, Charpentier, M. l'ingénieur Lemerle et le professeur Faquier, le projet est approuvé.

On approuve l'admission de quatre membres titulaires.

LA PREMIÈRE CONFÉRENCE-REVUE

C'est le 9 novembre qu'eut lieu, salle Lemoine, 17, rue Pigalle, la première des conférences-revue organisées sous les auspices de la S. U. E. P.

La salle était archi-comble.

Après quelques mots du docteur Allain, qui présidait, M. César de Vesme parla des séances de Miller.

Notre distingué confrère fit un intéressant résumé des comptes rendus qui ont été publiés des séances du célèbre médium. Avec une acuité psychologique remarquable, il s'efforça de démontrer que le médium illusionne tout simplement les personnes présentes, que ses fantômes n'ont rien de réel, qu'il n'y a, en un mot, dans les phénomènes produits par Miller, que truc habile et prestidigitation.

Nous devons avouer que, malgré son argumentation serrée, M. de Vesme ne nous a pas tout à fait convaincus.

Certes, nous pensons, comme lui, que les phénomènes obtenus par Miller sont extraordinaires, tellement extraordinaires qu'ils font naturellement naître la suspicion. Nous pensons, et nous l'avons maintes fois donné à entendre, que de telles manifestations sont à peine croyables, qu'elles ne peuvent guère s'expliquer que par la fraude... Mais si nous avons toujours laissé entendre qu'à notre avis Miller peut être un truqueur, nous n'avons jamais cru devoir aller jusqu'à l'affirmer.

Nous ne l'avons jamais affirmé parce que, en dépit de tous les doutes, de toutes les accusations, ceci demeure que Miller s'est constamment — chaque fois au moins que cela lui fut demandé — prêté de la meilleure grâce au contrôle le plus rigoureux, le plus vexatoire même ; parce que, surtout, il nous semble difficile d'imaginer comment le médium, encadré dès son arrivée dans la salle des séances, déshabillé des pieds à la tête, visité consciencieusement par des personnes sûres, habillé ensuite avec des vêtements achetés tout exprès, amené, enfin, toujours encadré, devant le cabinet, parviendrait à dissimuler les étoffes et les appareils qui lui serviraient à frauder.

Les manifestations obtenues par Miller nous déconcertent. Elles nous semblent stupéfiantes. Nous doutons presque de leur réalité, mais nous nous reconnaissons très franchement incapables d'expliquer comment le médium pourrait les provoquer par la fraude.

M. de Vesme, d'ailleurs, a bien plutôt apporté contre elles un faisceau de preuves morales que la moindre preuve matérielle. Son argumentation si captivante — nous serions tenté de dire si convaincante — portait sur des raisons, très plausibles, reconnaissons-le, de douter, non sur des faits de nature à démontrer la duplicité de Miller.

Notre confrère n'en a pas moins captivé son auditoire, qui a salué sa conférence d'applaudissements aussi nourris que mérités.

Après l'intéressante conférence de M. de Vesme, notre directeur, M. Gaston Mery, parla de ses expériences personnelles avec la baguette divinatoire. Il le fit avec le talent et l'esprit qu'on lui connaît. Mais, l'heure étant avancée, il se borna à faire un résumé succinct, promettant, aux applaudissements de l'assemblée, de revenir, lors d'une prochaine séance, sur ces curieuses expériences.

R. T.

ÇA ET LA

Les talismans de Mme Kaville

Mme Kaville, la très intéressante cartomancienne du 187 de la rue de Grenelle, dont l'*Echo* a parlé à différentes reprises, nous fait parvenir la lettre suivante, que nous insérons volontiers :

« Madame Kaville,

« Très satisfaite de votre talisman de Vénus et de celui de Jupiter, je vous autorise à publier cette lettre, autant à titre de remerciments que pour rendre service à d'autres personnes qui seront heureuses de connaître ces précieux talismans.

« Les deux choses obtenues par vos deux fétiches étaient presque impossibles à réussir, aussi suis je absolument convaincue que c'est à leur influence que je dois d'être actuellement la plus heureuse des femmes.

« Avec mes remerciements, je vous adresse, Madame, l'assurance de ma grande reconnaissance.

V. Mercier
avenue Castellin, Coulommiers.

Une maison hantée

Depuis quelques jours, une foule nombreuse stationne devant une maison de la rue de Lavérune, faubourg Figuerolles, à Montpellier, que l'on dit hantée par les esprits.

La nuit venue, des bruits étranges s'y font entendre, provoquant parmi les habitants du quartier une vive pani que.

Les locataires se sont enfuis et sont allés chercher un asile chez des voisins.

Un songe de Bismarck

On présente Bismarck comme un véritable maître dans l'art de se figurer l'avenir conformément à ses conceptions ; il lui arrivait même de voir alors cet avenir se dérouler dans ses rêves, — sa puissance de combinaison active dans le subconscient lui dépeignant ainsi la solution exacte du problème posé. Témoin le fait suivant : le 18 décembre 1881 il adressa à l'empereur Guillaume Ier une lettre dans laquelle il disait : « La communication que me fait votre Majesté m'encourage à lui faire part d'un songe que j'eus au printemps de l'année 1863, époque de conflits tels qu'aucun œil humain n'en prévoyait une issue viable. Je rêvai — et dès le lendemain matin je fis part de mon rêve à ma femme et à d'autres témoins, — que je suivais à cheval un étroit sentier alpin, à droite le précipice, à gauche le rocher ; de sorte que le cheval refusa d'avancer, et cependant, par manque de place, il était impossible de revenir en arrière ou de descendre de cheval. Je frappai de la badine que j'avais à la main gauche contre la paroi rocheuse unie et invoquai Dieu ; la badine s'allongea à l'infini, la paroi rocheuse s'écarta comme une coulisse et offrit devant moi une large voie avec une vue sur des collines et des forêts comme en Bohême, sur des troupes prussiennes, étendards flottant au vent, et encore dans le rêve surgit en moi la pensée de communiquer cela le plus vite possible à Votre Majesté. Ce rêve s'est réalisé. Je me réveillai joyeux et plein de force. »

La vengeance du mort

Il y a quelques semaines, selon le *Corriere della Sera*, se présenta au Tribunal de Livourne un ouvrier s'accusant d'avoir empoisonné, bien des années auparavant, un de ses camarades. Comme raison de sa démarche, il donnait ses remords et les apparitions terrifiantes de la victime. On ne tint aucun compte des dires de l'homme qu'on considérait comme un malade et un halluciné. Ce fait a déterminé le *Telegrafo* à raconter une histoire analogue qui s'est passée au XVe siècle. Fra Giovanni de Serravalle rapporte, dans son commentaire sur la *Divine Comédie* du Dante, qu'il présenta au Concile de Constance et qui a été remis en lumière en 1896, l'histoire suivante : « En l'an 1395, lorsque Fra Giovanni professait au couvent des Minorites de Florence, un homme tua son compagnon pendant son sommeil, pour le voler, il l'enterra dans la cave. L'assassin ne fut pas découvert, mais il paraît que la victime ne lui laissa aucun repos et l'épouvanta et le tourmenta à tel point par des apparitions répétées, qu'au bout de six mois il fit spontanément l'aveu de son crime. On le renvoya (tout comme l'ouvrier de Livourne) en le traitant d'halluciné. Ce n'est que grâce à son insistance et après qu'il eut désigné l'endroit où la victime était enterrée qu'on se décida à faire une investigation. Le cadavre fut trouvé effectivement à l'endroit indiqué et l'homme fut pendu ».

Curieuse tradition japonaise

C'est la coutume, au Japon, de croire que les âmes apparaissent fréquemment pour dire qu'elles ont soif ou qu'elles brûlent...

En conséquence, chaque cimetière a un puits, et les parents, qui ont la dévotion de visiter très souvent leurs morts, ne manquent jamais de porter sur les tombes un verre d'eau fraîche. Il y a même, dans les cimetières, des gardiens payés par les familles pour remplir cet office tous les jours.

Une autre curiosité de leurs traditions relatives aux trépassés est que, chaque année, on célèbre la « Fête des Morts ». On s'y prépare par deux jours de jeûne. Le troisième jour, il y a « congé en enfer », c'est-à-dire que « l'Esprit infernal qui garde les âmes les laisse libres ».

Il paraît que, pendant la nuit qui précède ce jour, le puits est envahi par une foule d'êtres étranges, diaphanes pour la plupart, de forme humaine. On entend des soupirs prolongés et l'eau, habituellement stagnante, bouillonne comme une cascade.

Sens supérieur de vision

D'après *Scientific Sphinx*, de Londres, le docteur Hooker paraît avoir un sens visuel anormalement développé, lui permettant de percevoir les corps gazeux et fluidiques. Il voit les personnes comme enveloppées d'une couche de gaz colorés, dont les teintes varient suivant la nature des pensées qui les préoccupent. Cet extraordinaire observateur assure encore que les objets qui environnent le sujet pensant se pénètrent et se saturent de ces fluides colorés et que c'est par ce moyen qu'il peut connaître le caractère de ceux dont il a en mains un papier écrit par eux. Les auréoles qu'on représente autour des images des saints sont certainement pour le Dr Hooker un détail basé sur la réalité la plus stricte.

Phénomène psychique

Un grand quotidien anglais, l'*Evening Standard*, relate un remarquable phénomène psychique qui se produisit, quelque temps auparavant, à South Kensington, et la *Revue Spirite* le rapporte ainsi d'après lui :

Un gentleman italien était en train de dîner avec sa famille, quand, soudainement, ils furent épouvantés par un cri d'appel, un seul cri perçant mais inarticulé qui ne fut suivi d'aucun autre. Ce cri paraissait provenir de la cheminée, mais l'oreille, non assistée par l'œil, ne peut reconnaître avec certitude l'endroit d'où provient un son qui n'a pas de signification spéciale ; des recherches furent alors faites, mais la clef du mystère resta introuvable, aucune mystification ne pouvant être soupçonnée.

Impressionné par ce fait, le chef de famille ft tous ses efforts pour avoir le mot de l'énigme et quelque chose lui donna l'intuition qu'il pouvait être trouvé dans un certain journal italien. Il se procura, après quelques difficultés, un exemplaire de ce journal et un titre d'article annonçant le meurtre de son neveu, directeur de grandes usines de constructions mécaniques près de Milan, lui tomba sous les yeux.

La tragédie s'était déroulée en présence de l'épouse de son neveu et il fut établi que celle-ci s'était évanouie en poussant un cri terrible et était morte sans recouvrer ses sens. Le double drame avait eu lieu à l'instant même où le cri fut entendu par sa famille à South Kensington.

L'auteur de l'article dans l'*Evening Standard* ajoute qu'il ne veut y avoir doute quant à l'exactitude des détails, le correspondant qui rapporte l'histoire l'ayant entendu raconter par trois des membres de la famille et chacun d'eux garantissant formellement la vérité du récit.

Digitologie

Depuis une dizaine d'années, l'observation communiquée par le docteur Féré à la Société de biologie a passé dans la science.

L'empreinte des doigts de la main et même du pied, recueillie au moyen d'encre sur une surface ronde, comme un ballon d'enfant, laisse une empreinte filigranée : la complexité, la finesse des lignes sont d'autant plus grandes que le sujet est plus remarquable.

Remarquable cas de télépathie

Dans la commune de Sant'Andrea di Lagno, une paysanne, nommée Spiccioza, avait été occupée dans la journée aux champs. Comme elle rentrait le soir à six heures, son fils Andréa, âgé de douze ans, qui avait été seul à la maison toute la journée, vint à sa rencontre tout en larmes et lui raconta qu'il avait eu une vision et vu que son père, qui avait émigré en Amérique, était mort et qu'à son lit de mort se tenaient deux sœurs de charité. La pauvre femme effrayée eut grand'peine à calmer son garçon. Elle consulta un médecin qui examina l'enfant, mais le trouva en parfaite santé. Une demi heure après, Andrea jouait joyeusement avec ses camarades. Le lendemain à neuf heures du matin, la paysanne reçut de New-York un télégramme lui annonçant que, la veille, son mari était mort dans un hôpital de cette ville.

A TRAVERS LES REVUES

L'AURA HUMAINE

M. Ernest Bosc publie, dans le *Voile d'Isis*, un curieux article sur les effluves humains. Nous en extrayons le très intéressant passage suivant :

Tout dans la nature dégage des effluves (une *aura*) et ce sont ces effluves qui servent à distinguer les divers corps; ainsi, le plomb, l'or, l'argent émettent chacun une aura caractérisée par une odeur *sui generis*, qui fait que sans le secours des yeux, rien que par l'odorat, nous distinguons parfaitement le cuivre du plomb, de l'or et de l'argent.

Eh bien ! l'homme lui aussi a son *aura* non seulement avec une odeur *sui generis* caractéristique, mais encore avec sa couleur, laquelle couleur permet de déterminer la valeur, la mentalité et la moralité de la personne ; aussi dans l'Au-delà, dans le plan astral, chacun a sa couleur distinctive, qui démontre bien l'homme réel, et non ce qu'il veut paraître, mais ce qu'il est instinctivement.

Dans le monde astral, le malhonnête homme se voit et se montre tel qu'il est, ce qui permet à chacun des habitants de ce plan de ne se mêler qu'avec ceux de leur bord, de leur espèce. Ici, pas besoin de juge et de tribunal, chacun porte en lui ou du moins autour de lui, ses qualités et ses défauts inscrits dans son aura et, de cette façon, il est inscrit dans telle ou telle autre catégorie, non seulement suivant la densité de son aura, mais encore suivant sa couleur.

Voici un aperçu de la gamme des couleurs, qui, du reste, est véritable suivant l'état d'esprit de l'homme, suivant sa mentalité ou état d'âme. Les natures inférieures ont une aura d'un ton foncé qui varie du noirâtre (suie), au rouge brique, puis ce sont les personnes à l'aura grise, puis d'un violet plus ou moins foncé, suivant l'état d'avancement de la personne, puis, en s'élevant encore dans l'échelle, un ton électricité (violet pâle) ; enfin les meilleures natures ont le ton bleu clair, un bleu vert (pers) qui est parsemé comme d'une poussière d'or chez les personnes très évoluées, chez les natures bonnes, douces, aimantes, altruistes.

Un jour j'étais chez une excellente voyante, où se trouvaient deux dames : une Anglaise et une Américaine; la première très aimante avait l'aura couleur bleu de ciel, tandis que l'autre avait une aura rouge cuivre foncé, et de plus la voyante, qui était aussi clairaudiente, me dit : « J'entends dans cette aura comme le bruit de ce qu'on nomme, en technique électrique, la friture électrique ; en outre je vois comme de la tournure de fer (copeaux) dans cette aura foncée : ce doit être une personne très violente et très emportée », ce qui était parfaitement exact. Je viens de dire que, suivant l'état de notre esprit, de notre âme, l'aura pouvait varier de ton, d'intensité, de couleur même. Ainsi, quelqu'un à un moment donné peut avoir une aura couleur de brique, radielée de traits de Jupiter, en marron foncé, ou même noir; puis l'affaissement survenant, les traits de Jupiter s'effacent, la couleur s'éclaircit au fur et à mesure que l'individu s'apaise, devient de plus en plus calme!...

LES LIVRES

L'Appel du Fantôme, par le comte L. DE LARMANDIE. 1 vol. in-18 Jésus, papier vergé, prix : 2 francs. CHACORNAC, éditeur, 11, quai Saint-Michel.

On se rappelle le grand mouvement de curiosité, un peu effrayée, produit par la publication d'*Un essai de Résurrection* par le comte de Larmandie, surtout excitée par l'authenticité affirmée de la macabre aventure. M. Larmandie publie aujourd'hui l'*Appel du Fantôme*, suite de la terrible expérience. Il s'agit ici d'une matérialisation obtenue par les vieux procédés des grimoires nécromanciens. L'intérêt de ce nouvel épisode est tel qu'il est impossible, le livre une fois commencé, de ne point l'achever.

Après l'*Appel du Fantôme* M. de Larmandie publiera : l'*Amour Astral* qui terminera le cycle ténébreux en apportant un précieux contingent à l'*Etude de la démonialité*.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-73